

## Michel BOUILLÉ



Nous sommes le 26 novembre 2025 et nous prenons Jean-François et moi la route départementale D632 pour Lombez où nous avons rendez-vous à midi avec Michel Bouillé à son atelier « Saint Art Dour », au 81 rue Saint Adoure. L'atelier se situe à environ 800 mètres de la cathédrale Sainte Marie.

J'aime beaucoup cette départementale, que je connais bien, car je l'ai prise souvent pour rendre visite à mon ami Gui Boyer et sa compagne Simone qui habitaient à Saint Soulan, près de Samatan.

Nous arrivons devant la porte de l'atelier qui se situe dans une petite maison basse, dans cette rue pentue. Une cloche en cuivre sert de sonnette et nous prenons plaisir à la faire tinter, avertissant ainsi tout le quartier de notre présence. Michel arrive du haut de la rue, car son habitation se situe quelques maisons au-dessus, après de chaleureuses salutations Michel nous invite à rejoindre sa maison où Lulu, sa compagne, nous attend pour prendre le repas. Lulu nous a fait un menu de roi : apéro, entrée, plat de résistance, et un succulent dessert que je ne décrirais pas de peur de vous faire saliver avant de lire l'entretien. Après le

café, préparé par Michel, nous partons tous les trois à l'atelier pour commencer l'entretien.

---

### Lombez, 81 rue Sainte Adoure, Mercredi 26 novembre 2025

**Jean-Jacques** : Michel, merci de nous accueillir dans ton atelier.

Et... D'abord, tu remercieras aussi ton amie pour l'excellent repas qu'elle nous a fait. C'était superbe.

On va commencer l'entretien. Je voudrais te demander, dans un premier temps, comment c'est arrivé la peinture ?

**Michel** : Disons que j'ai vécu un peu dans un milieu artistique. Et j'avais été très jeune, impressionné par la peinture de Fontanarosa. Ce peintre italien qui était un peintre très coté, qui faisait une très belle peinture, avec des couleurs de douceur, de paysages qui m'ont beaucoup inspiré.

**Jean-Jacques** : Et quand tu dis que tu étais élevé dans un milieu artistique, c'est-à-dire que tes parents étaient des artistes ?

**Michel** : Mon grand-père maternel était pianiste. D'ailleurs, c'est lui qui faisait des acquisitions de peintures. Et mon père était littéraire ...



**Jean-Jacques** : il écrivait, ton père ?

**Michel** : Ben, oui, il a écrit beaucoup de poésie. D'ailleurs, à sa mort, j'ai été très heureux de récupérer son livre de poésies. Il avait beaucoup de sensibilité.

**Jean-Jacques** : Il a publié ?

**Michel** : Non, il était simple amateur

**Jean-Jacques** : vous étiez sur Paris, ?

**Michel** : Oui, complètement.

**Jean-Jacques** : tu es né à Paris ?



**Michel** : Je suis né à Troyes et une grande partie de ma vie s'est déroulée dans la région Parisienne. Mais, je dois dire que j'ai eu une enfance très difficile ...A l'âge de deux ans, après le divorce de mes parents, j'ai été placé pour quelques années dans une sorte d'orphelinat, où j'ai connu l'enfer ...Heureusement, ce passage a été suivi par une période merveilleuse de trois années chez ma grand-mère paternelle. Hélas, la vie a continué ensuite jusqu' à la fin de l'adolescence dans la famille recomposée de mon père, de manière très éprouvante à nouveau. Et, tout cela a laissé des traces, bien sûr.

**Jean-Jacques** : Mais ton père, qu'est-ce qu'il faisait comme travail ?

**Michel** : Mon père a pratiqué plusieurs métiers. Il a travaillé dans les métaux précieux. A un moment donné, il avait monté un petit atelier de reliure, ça n'a pas duré car il était trop fantaisiste. C'était un original, inconsistant comme il a fait son fils. Pareil, je peux dire, si tu veux. Il n'était jamais dans une ligne de conduite absolue, toujours en bouleversement, changement, avec des réactions complètement incompréhensibles. Il pouvait partir d'une entreprise comme ça, du jour au lendemain sur un coup de boutoir, quoi.

**Jean-Jacques** : Et donc, ton éducation, alors ?

**Michel** : Mon éducation, elle a été en dent de scie.

**Jean-Jacques** : Et ton parcours d'études, alors ?

**Michel** : J'ai passé le concours de l'école des Arts Appliqués de Paris et pendant 4 ans, j'ai suivi cette scolarité. Et puis, à la sortie de l'école, je suis entré dans une entreprise d'enseignes, où j'ai fait de la maquette et du lettrisme. Cela a été ma première formation qui a duré deux ans. Le

temps de remplacer un gars qui était en Algérie pour son service. Et quand il est revenu, il n'y avait plus assez de travail pour deux dessinateurs. Donc, j'ai été mis à pied. De ce fait, j'ai trouvé du boulot aux studios Edifrance qui réalisaient le journal «Pilote» avec Uderzo et Goscinny. J'y ai passé deux à trois ans, avant de partir à l'armée, à mon tour. Goscinny était très, très sympa, très gentil. Toujours très aimable. Ne te faisant jamais de mauvaise réflexion sur quoi que ce soit, même quand tu faisais de grosses gaffes, c'était Goscinny. Un personnage vraiment exceptionnel. Ah oui. Par sa gentillesse, sa drôlerie. Uderzo était le dessinateur.

**Jean-Jacques** : Et toi, tu faisais quoi, alors ?

**Michel** : Moi, je participais à mon modeste niveau à la conception du journal, je travaillais sur les équilibres de pages, la mise en couleur. Nous pratiquions à l'aide du code à trace, transparent appliqué sur le dessin. Plus tard, ils ont abandonné cette solution, car trop coûteuse, pour une formule plus simple d'utilisation.

**Jean-Jacques** : ça me parle beaucoup, parce que j'étais un fan de « pilote ». Donc, Je suis content de rencontrer celui qui a participé aux maquettes du journal. J'avais presque toute la collection de « pilote » à l'époque.

**Jean-Jacques** : tu as fait ça pendant trois ans, Avant le service militaire.

**Michel** : Oui, après, je suis parti plus de deux ans à l'armée en Algérie pendant la guerre. Et quand je suis revenu, l'équipe Uderzo et Goscinny avait déménagé. Ils ne faisaient plus partie de cet établissement. Ils s'étaient mis à leur compte. Je me suis retrouvé alors avec des personnes qui étaient vraiment antipathiques. Et donc, je suis parti. Et même j'ai été viré, je crois, parce qu'ils me faisaient faire des travaux que je n'aimais pas et je ne pouvais plus le supporter. C'est là, qu'une connaissance très sympathique m'a proposé de me faire rentrer à l'illustration chez Hachette. Alors, chez Hachette, ça allait ... La journée, j'étais chargé de répondre au téléphone pour le gars qui était au-dessus de moi. Et puis, là encore, j'en ai eu marre et j'ai recherché un poste en tant que lettriste, parce que j'avais bien appris ce boulot. Et dans une boîte d'enseignes lumineuses, j'ai travaillé à la fabrication et la pose. D'ailleurs, j'ai participé à la création et la pose d'enseignes lumineuses d'établissements parisiens bien connus.

**Jean-Jacques** : tu y faisais de la conception de lettre ?



**Michel** : Oui, Je suis resté pendant très longtemps lettreur. Et puis je suis passé à la fabrication. Je travaillais la transformation des matières plastiques pour les mettre en volume, en forme de lettre, en relief, etc.

**Jean-Jacques** : Et comment on fait ça, ?

**Michel** : avec des moules, et la découpe qui s'en suit.

**Jean-Jacques** : Donc, c'était vraiment manuel.

**Michel** : Absolument. Puis après, j'ai fait trente-six métiers. J'ai même été gardien de nuit à l'IRCHA. Là, ça a duré six mois. C'était un centre important de recherche ...

**Michel** : Puis, à un moment donné, avec mon épouse, nous avons eu envie de quitter la région Parisienne pour tenter une nouvelle vie dans le sud de la France. Et comme généreuse idée que l'on peut avoir quand on est jeune et complètement fada, nous avons en tête, de faire de l'élevage d'escargots. J'avais même fabriqué des escargotières avant de partir. Nous avons vendu la maison assez rapidement et avons trouvé une ferme du côté du l'Isle-en-Dodon. Mais, l'élevage d'escargots n'a jamais eu lieu. C'est là que ma vie a changé.

**Jean-Jacques** : donc, ça ne marche pas l'escargot ?

**Michel** : Je suis reparti, avec un collègue, dans l'enseigne, dans la région Toulousaine, en montant mon entreprise, et ça n'a pas duré car l'un des partenaires s'est révélé très douteux.

**Jean-Jacques** : tu avais déjà commencé à faire de la peinture ?

**Michel** : Oui, J'ai toujours un peu travaillé la barbouille dans mes temps libres. Même pendant mes études aux Arts Appliqués, après les cours, avec un copain, nous partions, carton sous le bras et boîte de peinture, ça faisait très artiste... Nous allions peindre dans la forêt de Vincennes, tous les deux. Nous rentrions par le métro, les vêtements complètement tachés de peinture, nous nous tenions un peu en retrait des passagers, mais tellement heureux.

**Jean-Jacques** : Depuis combien de temps, alors, la peinture ?

**Michel** : Ben la peinture, ça remonte à 70 ans.

**Jean-Jacques** : même du temps de « Pilote » ?

**Michel** : oui

**Jean-Jacques** : Tu faisais de la peinture ? Et c'était quoi alors comme style de peinture que tu faisais ? C'était du figuratif ?

**Michel** : Je vais te montrer. J'ai mes bouquins, là. ...Alors, je regarde où sont mes bouquins. Voilà.



L'heure pendulaire, après-midi, 38 x 24 cm

**Michel** : j'étais surtout branché sur le paysage dans cette période, et comme il fallait que ça vienne de moi-même, tout ça, c'était travaillé dans l'imaginaire.

**Jean-Jacques** : Tu créais ton paysage



**Michel** : Voilà. Tu vois, par exemple, tout ceci, c'était des paysages imaginaires.

**Jean-Jacques** : Donc, la technique que tu utilisais, c'était de l'acrylique à l'époque ?

**Michel** : Au début, je travaillais l'huile, ensuite, progressivement, je me suis mis à l'acrylique ayant un autre pouvoir que l'huile, avec un séchage très rapide, contrairement à l'huile.

**Jean-Jacques** : D'accord. À un moment donné, il y a dû y avoir un basculement. Donc, on est à l'Isle-en-Dodon où la peinture, certainement, a dû prendre un...Virage ? Un virage plus important, non ? Ça s'est passé comment ? Dans quelles années ?

**Michel** : Ça remonte à vingt-cinq, trente ans facilement.

**Jean-Jacques** : J'ai du mal à percevoir, le passage du figuratif à l'abstrait. Quel a été le déclic, déclic ? Qu'est-ce qui s'est passé pour que tu arrives à l'abstraction...Et puis par quoi tu as commencé ?

**Michel** : Disons que ça, c'est assez complexe en réalité. Je crois qu'à un moment donné, il y a eu une lassitude du figuratif. Et j'ai eu le désir d'aller vers quelque chose de plus sobre et d'avoir une autre personnalité, que celle que je pouvais avoir dans le figuratif, en structurant simplement mes surfaces, laissant le travail évoluer en permanence dans l'harmonie des formes et des couleurs.

**Jean-Jacques** : D'accord. Parce qu'au niveau des couleurs, par exemple, ce qui m'a frappé c'est ton expérience chez Pilote, tu as dit : Je travaillais sur les couleurs. Et finalement, quand tu vas passer au non figuratif, l'essentiel du travail, il va être sur la couleur.

**Michel** : Ah oui, je base, l'essentiel de mon boulot sur la couleur. Bien longtemps, je suis parti à l'aventure librement et sans préparation sur mes toiles. Mais actuellement, il est évident que je passe par un travail préparatoire, je réalise des petits projets, comme pour faire ces triptyques. Chose que je ne faisais pas avant.

**Jean-Jacques** : D'accord.

**Jean-Jacques** : Ça veut dire qu'avant tu ne faisais pas de dessin ?

**Michel** : Non, non,

**Jean-Jacques** : Tu allais directement à la peinture ?

**Michel** : Absolument,

**Jean-Jacques** : Donc, tu partais d'abord sur un fond ?

**Michel** : J'ai toujours beaucoup travaillé mes fonds en priorité. Je traçais quelques lignes de structure pour savoir que j'allais, et à un moment donné, avoir une idée en tête, puis introduire un mouvement.. J'essayais d'élaborer toute la surface dans le même temps, pour ne pas laisser de zones non travaillées.

**Jean-Jacques** : Oui. Et en références de peintre, parce que pour arriver à ça, ça voulait dire quand même que tu avais un minimum de référence en peinture ?

**Michel** : Je ne sais pas si j'avais des références.... Je n'ai même plus de tête....

**Jean-Jacques** : Tu ne lisais pas de livres ou tu ne voyais pas des expositions ?

**Michel** : J'ai toujours visité beaucoup d'expositions en effet et ouvert des bouquins d'art ...et, peut-être avec des références inconscientes, je suis toujours parti à l'aventure avec mon peu de savoir, c'est tout. Mais sans avoir l'envie de copier tel ou tel peintre qui aurait pu me guider quelque part.

**Jean-Jacques** : L'association de tes couleurs est assez surprenante. Ce qui me surprend surtout, c'est l'usage du marron. On retrouve souvent dans tes toiles du marron.

**Michel** : Peut-être.

**Jean-Jacques** : Quand je vois le marron, ça me fait penser à la terre.



**Michel** : Oui, tout à fait.

**Jean-Jacques** : Est-ce que dans ta tête, quand tu fais une peinture, tu n'as pas déjà, même si c'est abstrait, en réalité, des paysages ?

**Michel** : Je ne sais pas.

**Michel** : Je ne sais pas trop. Ça vient tout à fait au jour le jour, sans trop de réflexion et indépendamment de mes idées. Quand quelque chose, une couleur sur la palette me plaît, je me dis : Pourquoi pas l'essayer ? Et je commence à étaler. Et en

fonction de cette première couleur, je fais un choix pour que celle-ci s'harmonise avec autre chose.

**Jean-Jacques** : L'harmonie des couleurs, oui. Mais comment dire...Il y a quand même...Il y a des choses qui me surprennent dans ta peinture.

**Michel** : Il y a des fois l'excès, puis il y a des fois du calme. Ça dépend du fonctionnement de l'individu.

**Jean-Jacques** : J'ai réfléchi récemment, parce que ça fait plusieurs fois que je vois tes peintures dans les différents salons. Tu exposes régulièrement dans les salons. Et je me suis demandé, d'où venait la lumière dans tes tableaux. Souvent, chez le peintre, tu as la lumière qui vient de l'extérieur, qui éclaire un objet. Et je me suis dit que toi, dans tes peintures, finalement, la lumière, elle venait de l'intérieur.

**Michel** : C'est bien possible.

**Jean-Jacques** : Cela veut dire d'après le processus que tu m'as décrit : j'ai d'abord quelque chose dans ma tête et je le projette après.

**Michel** : Absolument.

**Jean-Jacques** : Donc, ça voudrait dire que la lumière, elle est d'abord dans ta tête et tu la projettes sur la peinture.

**Michel** : Oui, sans doute.

**Jean-Jacques** : C'est comme ça que tu fonctionnes ?

**Michel** : Oui. Oui





**Jean-Jacques** : Ça m'a vraiment surpris. Et plusieurs fois, ça a été pour moi une interrogation quand je voyais tes tableaux. Je me disais : Mais quand même, il y a quelque chose que je ne comprends pas. Et je ne comprenais pas d'où ça venait. Et c'est cette nuit, en repensant à l'interview qu'on allait faire ensemble, j'ai revu dans ma tête tes tableaux et j'ai pensé à la lumière. Parce que quand tu parles de couleur, toi, tu as...Comment dire ? L'expérience chez Pilote, si tu veux, à mon avis, elle n'est pas innocente parce que c'est la base. Tu as dû travailler les bases de couleurs. On retrouve ce travail sur la couleur dans tes peintures récentes. C'est comme ça que je le vois. Je ne sais pas ce que tu en penses.

**Michel** : Oui, sûrement.

**Jean-Jacques** : Tu vois ça aussi comme ça ?

**Michel** : Oui, peut-être.

**Jean-Jacques** : Alors, là, on est dans la peinture. Après que tu aies pris la retraite, tu peux te consacrer beaucoup plus à la peinture. Mais dans ton atelier, on voit aussi beaucoup de sculptures. Et ça, les sculptures, c'est arrivé quand ? En même temps que ta peinture ?

**Michel** : Non. La sculpture est arrivée il y a une vingtaine d'années, lors de la rencontre avec mon amie qui était une fan de montagne et qui m'a initié, si tu veux, à faire des randos. Alors que moi, je n'étais pas très chaud pour la rando, mais enfin, ça m'a occupé l'esprit dans les montées, de mettre le nez dans les pierres et de là, choisir celles qui m'intéressaient, si tu veux, et les mettre ensuite en valeur sous forme de sculptures.

**Jean-Jacques** : Mais là, ça veut dire que tu as récupéré des pierres ou tu les as reconstituées ?

**Michel** : Les pierres que nous ramenions, je ne les travaillais que très peu. Tu vois, par exemple, celle-là, il n'y a aucun travail. Ça, c'est la nature qui l'a travaillée. Celle-là, aussi. De temps en temps, je les retailais un peu pour donner un sens à la sculpture, mais rarement.

**Jean-Jacques** : Et tu l'as trouvée comme ça, celle-là ?

**Michel** : Oui, oui, tout à fait.

**Jean-Jacques** : Mais tu l'as polie quand même un peu, non ?

**Michel** : Rien du tout ! Comme ça, nature. Oui...

**Jean-Jacques** : super. Et celle-là ?

**Michel** : Une très belle pierre.... Et puis après, j'ai trouvé ce socle-là. Oui, là, il y a deux pierres assemblées, quand même.

**Jean-Jacques** : Donc, ce sont des assemblages de pierres pour certaines. En montagne, dans les randonnées, tu as dû rencontrer des cairns.

**Michel** : Oui, oui,

**Jean-Jacques** : parce que ça me fait penser un peu aux cairns.

**Michel** : Oui, ça, je veux bien le croire.

**Jean-Jacques** : des assemblages de pierres qui marquent le passage et qui indiquent un chemin. Quand tu fais des sculptures comme ça, tu penses à quelque chose ?

**Michel** : C'est-à-dire que la pierre, si tu veux, m'inspire. À un moment donné, quand je vois, par exemple, cette pierre-là, il n'y a pas la tête, il n'y a rien. Alors je réfléchis à un assemblage pour que ça parle davantage et j'y associe une autre pierre. Et c'est à ce moment-là qu'avec des petites pierres, je m'amuse à reconstituer des personnages comme là ou là-bas. Les pierres qui sont là-bas, elles ont une signification.

**Jean-Jacques** : Oui, tu donnes sens, si tu veux, aux pierres que tu as récupérées. Mais ça veut dire que pendant un moment donné, tu as rempli tes poches de pierres.

**Michel** : C'était surtout mon amie que je faisais travailler au maximum. (Rires de Michel)

**Jean-Jacques** : Et donc elle portait les pierres. C'était ton sherpa alors.

**Michel** : Tout à fait....

**Jean-Jacques** : Et là, je vois des sculptures en ferraille, ça c'est autre chose encore.

**Michel** : Eh bien oui, ce sont des récupérations dans les granges de vieilles ferrailles que j'assemble pour arriver à les monter en sculptures, en personnages. Comme là, c'est le gardian. Ce sont des pièces différentes que j'ai assemblées pour donner une forme.

**Jean-Jacques** : D'accord.



**Michel** : Cette pièce-là, c'est pareil. Ça, c'est « Effet de mode », par exemple. Et là, je ne me rappelle plus trop. Celle-là non plus... Je perds la mémoire.



**Jean-Jacques** : Et tu cherches à faire des personnages ?

**Michel** : Dans mon esprit, il faut que les bouts de ferraille puissent apporter quand même une idée quelque part.

**Jean-Jacques** : Oui.

**Michel** : Il faut que je trouve les éléments qui peuvent parler ensemble. Donc, voilà. Tu vois, ces ferrailles, là-bas, c'est pareil.

**Jean-Jacques** : Donc, tu assembles.

**Michel** : Oui.

**Jean-Jacques** : Et tu te mets ici, dans ton atelier pour retravailler.

**Michel** : Oui, oui.

**Jean-Jacques** : Et tu y viens combien de temps ?

**Michel** : Ah, là, pour l'instant, c'est exclu, depuis le Covid. Je ne viens plus beaucoup.

**Jean-Jacques** : Tu travailles moins ?

**Michel** : Oui, Mais avant, je travaillais tous les jours. Quand mon amie était encore en activité, moi, j'étais à l'atelier. J'avais récupéré ce bâtiment, qui était dans un état de vétusté invraisemblable. Avec l'aide d'un maçon et d'énormes réparations, il avait été rendu habitable.

**Jean-Jacques** : dans ton style, dans tes toiles plus récentes, il y a une évolution dans les formes qui me semblent beaucoup plus travaillées du point de vue de la perspective, de la géométrie et des couleurs, par exemple.

**Michel** : Oui, mes formes sont plus tranchées que par le passé et mes couleurs moins fondues, davantage en à plats.

**Jean-Jacques** : Et les couleurs, par contre, elles deviennent de plus en plus ternes.

**Michel** : Oui, par exemple, pour celui-là particulièrement. Peut-être moins pour

les triptyques.

**Jean-Jacques** : Tu les as faits en même temps ?

**Michel** : Non, non. Ça, ça a été fait bien avant. Il y a des jours en me mettant au boulot, sur le plan de la couleur, les teintes s'éteignent. Va savoir pourquoi. Ton esprit est beaucoup plus, comment dirais-je, beaucoup plus triste et tu travailles en

fonction de ta tristesse. Et puis, il y a des moments où, par exemple, ces triptyques-là ou celui-ci, il y a un besoin de couleurs, un besoin et une nécessité absolue.

**Jean-Jacques** : Donc, c'est lié à ton état personnel ?

**Michel** : Oui, tout à fait.

**Jean-Jacques** : en ce moment, tu exposes régulièrement ?

**Michel** : je ne fais que des salons : Le salon de Colomiers, le salon au Musée Campanaire de L'Isle Jourdain, les Méridionaux, et le salon de Léguevin. Je ne fais plus que quatre salons.

**Jean-Jacques** : à chaque fois, tu mets une nouvelle toile ?

**Michel** : ça dépend...

Par contre, Je vais vous montrer la dernière expo personnelle que j'ai faite à la Maison des Ecritures à Lombez. C'était une très bonne expo. J'étais un peu plus jeune, en 2009. Il y a déjà un bail. On a fait une sacrée expo, le public avait bien répondu ... J'avais utilisé toutes les salles, trois grandes salles. Il y avait la salle des nus. (Michel feuillette le book de l'exposition et nous montre les photos et les articles de presse)

**Jean-Jacques** : C'était une rétrospective, pratiquement.

**Michel** : J'avais mis en place et organisé tout l'espace. Un petit livret avait été réalisé...

**Jean-Jacques** : tu avais mis les pierres, aussi ?

**Michel** : Oui, oui.



**Jean-Jacques** : Tu avais associé des sculptures avec tes peintures.

**Michel** : Oui, tout à fait.

**Jean-Jacques** : tu avais mis combien de peintures ?

**Michel** : Une centaine.

**Jean-Jacques** : C'est énorme

**Michel** : Déjà, là, je commençais à prendre un virage.

**Jean-Jacques** : plus abstrait et plus épuré au niveau des formes.

**Michel** : Oui, oui. Tout à fait.

**Jean-Jacques** : Mais tu vois, ce qui me surprend le plus, c'est, finalement la lumière intérieure. J'ai le sentiment que tu es un peintre de l'âme. C'est l'âme qui est primordiale et qui te donne les couleurs. Ce n'est pas étonnant que tu me dises que quelquefois, quand tu es un peu plus triste, les couleurs sont plus pauvres. Parce que, justement, ce n'est pas l'extérieur qui va te guider, mais ce qui est à l'intérieur de toi. C'est une peinture qui te vient de l'intérieur.

**Michel** : Oui, c'est ça.

**Jean-Jacques** : tu prépares de nouveaux salons ?

**Michel** : Seuls les salons que je fais habituellement dans lesquels je présente des travaux déjà réalisés, sauf pour le salon des Méridionaux parce qu'ils veulent un thème.

**Jean-Jacques** : Pour toi, ça doit être assez difficile de travailler un thème ?

**Michel** : Oui, On est pris par le thème, forcément. Ça oblige à plus gamberger, et à avoir moins d'indépendance sur le travail.

**Jean-Jacques** : Et le thème de cette année « accrochage », tu l'as fait ?

**Michel** : Oui, oui. Je l'ai fait. Mon tableau était représentatif de ce moment qui précède un accrochage... ce questionnement : « on commence par quoi ? » les accrochages, c'est comme cela. Quand tu arrives le matin dans la salle d'exposition et que tu vois tout un business étalé à droite et à gauche, que toutes les couleurs des toiles qui sont étalées au sol sont complètement dispersées. Et on se demande de quelle façon on va pouvoir organiser tout ça pour rendre l'ensemble assez esthétique. C'est le côté un peu difficile. C'est pour cela que le titre de mon tableau était : « on commence par quoi ? ».



**Jean-Jacques** : je me souviens que tu as participé à l'accrochage du salon de Colomiers cette année, justement.

**Michel** : oui, je le fais tous les ans.

**Jean-Jacques** : c'est quand même quelque chose de particulier, parce qu'il y a des centaines de tableaux à accrocher.

**Michel** : Absolument.

**Jean-Jacques** : Et c'est loin d'être évident à faire. Qu'est-ce qui te guide, alors ? Comment tu fais ?

**Michel** : quand tout est étalé dans cette très grande salle, qui est sans lumière au départ, c'est impressionnant, alors je fais deux à trois fois le tour pour savoir de quelle façon je vais commencer à organiser l'ensemble. La place qui me semble la plus centrale, à savoir le mur du fond, qui est le point de départ. Et à ce moment-là, je commence à choisir des formats qui sont assez percutants, ne serait-ce que par le thème et la couleur. Et c'est à partir de là que commence la mise en place, avec toute une équipe. On dispatche le travail, à droite et à gauche, et à placer les tableaux tout le long des murs en allant et revenant, en se disant celui-là n'ira pas là, il vaut mieux essayer de mettre celui-là, là, parce que sinon, il risque d'être désavantagé par rapport à cet autre. Parce qu'il faut faire gaffe aussi à la susceptibilité des peintres. (Rire de Michel)

**Jean-Jacques** : Oui, je me souviens, j'y ai participé, et il y avait un coin particulier de la salle qu'il fallait éviter par manque de visibilité.

**Michel** : je me souviens. Enfin, ça a un côté très sympa, quand même.

**Jean-Jacques** : D'abord, l'équipe est sympathique.

**Michel** : Oui, tout à fait. C'est vraiment agréable et, depuis des années des liens très amicaux se sont tissés avec cette équipe.

**Jean-Jacques** : en même temps, ça correspond bien à ton travail, finalement. Tu dois être à l'aise dans ce domaine parce que, comme tu assembles les pierres, comme tu assembles les couleurs, là, tu assembles les tableaux, dans un espace, et ça correspond au travail que tu as toujours fait, pratiquement. Tu as toujours travaillé à assembler les choses.

**Michel** : Oui, tout à fait

**Jean-Jacques** : Michel, tu as évoqué le salon de Colomiers pour lequel tu

participes à l'accrochage. C'est même toi qui en es le maître d'œuvre. Mais on n'a pas évoqué la Société des Artistes Méridionaux. Quand est-ce que tu as rencontré la Société et comment tu es devenu sociétaire ?



**Michel** : À vrai dire, c'est à partir d'un salon de Colomiers où Bernard Ryon à l'époque exposait à chaque salon. Il avait communiqué avec l'ancien président Yves Gagliacy. Et il lui avait posé la question de savoir pourquoi je n'essayais pas de participer aux Méridionaux. Cela m'avait été rapporté, mis la puce à l'oreille et convaincu que peut être j'avais une petite chance de pouvoir y participer. Et j'ai tenté...

**Jean-Jacques** : D'accord. Alors, c'était en quelle année ? Tu as commencé quand ?

**Michel** : Il y a une quinzaine ou une vingtaine d'années, au moins.

**Jean-Jacques** : Tu te souviens du thème ? Parce qu'à chaque fois, il y a un thème. Je ne sais pas si tu étais dans ta période abstraite. Pour les abstraits, c'est toujours difficile de rentrer dans un thème.

**Michel** : Je n'étais plus du tout figuratif, ça c'est sûr. Alors là, le thème, je ne l'ai plus en mémoire.

**Jean-Jacques** : D'accord. Alors, il a fallu, que tu te présentes pendant trois années consécutives pour pouvoir devenir sociétaire.

**Michel** : Tout à fait.

**Jean-Jacques** : Donc, tu t'es représenté chaque année ?

**Michel** : Oui, tous les ans, je m'inscrivais.

**Jean-Jacques** : Tu présentais un travail conçu en fonction du thème ?

**Michel** : j'avais toujours souci, de travailler en fonction du thème demandé. Je me suis toujours acharné à le faire, même si ce n'est pas vraiment, vraiment mon truc, parce que j'aime tellement être indépendant dans mon boulot.

**Jean-Jacques** : tu te souviens de certains thèmes que tu as abordés ?

**Michel** : Ben... Les thèmes...Ma mémoire se perd complètement, je ne peux pas te dire...

**Jean-Jacques** : tu as évoqué aussi, dans ton livre, un monsieur qui t'a aidé dès le départ de ta carrière.



**Michel** : Oui. Rulade. Monsieur Rulade, un commissaire-priseur, qui avait choisi comme pseudo en tant qu'artiste l'envers de son nom.

**Jean-Jacques** : Ah oui. Et donc, c'était ?

**Michel** : Delarue.

**Jean-Jacques** : Parce qu'il peignait aussi ?

**Michel** : Il peignait, mais sans aucune prétention.

**Michel** : il m'a énormément encouragé : un homme très, très gentil qui m'a mis en confiance et qui, à chaque fois, analysait mon travail très précautionneusement. Il prenait énormément de temps pour me dire que ceci, cela ne convenait pas tout à fait à l'état d'esprit d'un tableau qui doit se construire par l'ensemble de la couleur, de l'équilibre, des profondeurs. Il m'a beaucoup aidé pendant deux, trois ans. J'allais le voir régulièrement deux fois par mois. À l'époque, je travaillais dans une fabrique d'enseignes lumineuses et ça n'avait aucun rapport.

**Jean-Jacques** : C'était à Toulouse ?

**Michel** : Non, à Paris. Je faisais 30 km pour aller le retrouver et lui montrer mon dernier boulot. Et à chaque fois, il l'analysait très gentiment pour essayer de me conseiller et avancer.

**Jean-Jacques** : tu as le sentiment que ça t'a fait progresser ?

**Michel** : J'ai le sentiment qu'il m'a beaucoup aidé. Parce que déjà, le fait de parler de mon travail avec une certaine technique, ça m'a quand même quelque part encouragé. Alors après, il y a toute la déception qu'on peut avoir dans le résultat de son travail. Et on n'est pas du tout en réussite. Je veux dire qu'on a l'impression qu'il manque beaucoup de choses ou d'autres sont déséquilibrées ou n'apportent rien à l'œil. Il est vrai qu'aussi, en laissant reposer le travail, en revenant dessus plus tard, surtout à l'époque de la période figurative, je pouvais repenser mon boulot. J'essayais de me rassurer, et c'est prétentieusement que j'allais mettre mon nez dans les bouquins de peinture parmi les grands caïds pour me dire : merde, ce n'est peut-être pas si moche que ça.

**Jean-Jacques** : tes grands caïds, c'est qui, pour toi ?

**Michel** : Tous ceux qu'on connaît bien, Picasso, Modigliani, Tapiès, Hartung. Picasso, j'aime. Je n'aime pas le personnage, mais son travail, cette façon libre de travailler, ce génie qu'il avait en lui, quand même, m'a beaucoup touché. La façon dont il pouvait travailler, avec cette grande simplicité, et de ne pas revenir sur une décision, quoi. Alors, le côté un peu agaçant, c'est le côté du personnage, sûr de lui, vainqueur en tout, et se sentant le caïd. Ça, c'est le côté le plus désagréable qui m'a épouvanté, dans le personnage. Dali, un grand peintre. Et, chose étonnante dans les écrits de Dali, il raconte qu'étant tout jeune, il montait à Paris, et frappait à la porte de l'atelier de Picasso, et à travers la porte, il disait : « maître, est-ce que je peux venir voir ce que vous faites ? ». Je trouve ça ravissant. On connaît le peintre Dali, c'était quand même un caïd, énorme.

**Jean-Jacques** : tu fais référence, justement, à Dali et à Picasso, qui étaient tous les deux d'excellents dessinateurs.

**Michel** : Oui, oui.

**Jean-Jacques** c'était même la base de leur travail.

**Michel** : Oui, oui, tout à fait.

**Jean-Jacques** : Parce qu'on n'en parle pas souvent, au niveau des peintres, on parle souvent de la couleur, mais le dessin, c'est quand même aussi...

**Michel** : Absolument, c'est primordial.

**Jean-Jacques** : Et toi, finalement, au dessin, tu touchais ta bille quand même aussi.

**Michel** : Je ne sais pas.

**Jean-Jacques** : Parce que ta formation aux Arts Appliqués. Tu as dû en faire, du dessin.

**Michel** : Disons que durant toute ma période aux Arts Appliqués, oui j'ai fait du dessin et en tant que lettreur par la suite

**Jean-Jacques** : ton métier, c'était le dessin quand même.

**Michel** : À la base, c'était le dessin. Mais évidemment, il y avait toujours dans le fond de ma tête la peinture. Dès que je pouvais me libérer, je prenais du temps pour peindre, en ayant toujours en mémoire ce fameux peintre dont je te parlais, l'italien, Lucien Fontanarosa, qui m'a toujours beaucoup inspiré, par sa poésie, la douceur des couleurs, les paysages, les personnages aussi. Il a toujours été mon point de départ.

**Jean-Jacques** : ta référence.

**Jean-Jacques** : J'ai vu que dans ton atelier, tu avais déjà une belle bibliothèque avec en référence, Modigliani, Picasso. Mais il y a aussi les abstraits comme Hans Hartung.

**Michel** : Oui, absolument. En évoluant, j'ai éprouvé le besoin de comprendre chaque tendance artistique. En commençant par les classiques, auxquels toutefois j'étais moins sensible. Mon adhésion s'est faite beaucoup plus avec les impressionnistes et ensuite tous les courants qui ont suivi.

**Michel** : A une époque, celui qui m'a aidé dans ce sens, c'est un très bon copain qui avait été professeur dans un lycée et qui lui aussi peignait, et sculptait d'ailleurs. Une de ses sculptures qui est là, derrière, une femme nue. Un bronze. Et avec lui, j'ai eu un très bon rapport. Il était très gentil. Il y avait des atomes crochus



dans nos échanges très enrichissants sur le plan artistique. Et peut-être que ça, ça m'a aidé également à rentrer en contact avec d'autres artistes. Parce j'aimais bien m'isoler. C'est curieux, mais il y a toujours eu un doute en moi sur le fait de pouvoir participer, de pouvoir... comment dire, avoir des relations avec d'autres artistes. Et pourtant j'aime l'art, et à chaque fois que je fais des expositions de groupe, j'y participe passionnément. Mais il est difficile pour moi de m'expliquer et de rendre des comptes, c'est parce que j'ai un déséquilibre depuis ma naissance. Et j'ai toujours été pas grand-chose. C'est peut-être aussi ça qui a prouvé ma façon d'être.

**Jean-Jacques** : Oui, c'est possible. En tout cas, tu as bien prouvé le contraire, si tu regardes l'ensemble de ton travail.

**Michel** : c'est vous qui me rassurez, quand vous venez visiter l'atelier. Par les questions que tu me poses, ta façon originale, humoristique de parler qui m'intéresse beaucoup. Ça me fait du bien. Mais après, avoir un contact avec d'autres, par exemple, avec les Méridionaux, c'est plus difficile. Il faut dire aussi que pour nous, c'est loin, que je commence à vieillir, je me fatigue très vite. Et donc, à chaque salon, nous ne venons qu'une fois, un jour dans la semaine plus tranquille que lors du vernissage. Alors là, je me fais très plaisir. Mais maintenant, pour mettre un nom sur les artistes, j'en suis incapable. Parce que j'ai la mémoire qui fout le camp complètement. Par exemple, j'ai dû faire un effort pour me remettre en tête vos noms à tous deux. Tu vois à quel point ça devient nul dans ma tête.

**Jean-Jacques** : Et tu arrives encore à peindre quand même ?

**Michel** : Justement, c'est ça le problème. Et au grand désespoir de mon amie, qui me pousse à me rendre à l'atelier. Alors, je ne sais pas si c'est pour avoir plus de tranquillité pour voir ses amants. je ne me suis jamais trop penché sur cette question. Mais, d'un autre côté, c'est vrai que je suis bloqué, quoi. Je suis un cas particulier, irrécupérable.

**Jean-Jacques** : Tu arrives à lire encore ?

**Michel** : je bouquine. Oui. J'essaie de lire le plus possible. Je lis dans la journée.

**Jean-François** : Il y a quelque chose qui m'interpelle quand tu dis que tu ne peux plus peindre. Tu expliques ça comment ?

**Michel** : Depuis le Covid, il y a une cassure qui s'est faite, et je dois reconnaître un manque de motivation. Et les choses ne sont plus comme avant, où je me mettais devant mon chevalet tous les jours.

**Jean-François** : C'est une souffrance ?

**Michel** : Ah oui, quand même, oui, c'est une souffrance de ne plus peindre. Parce que le régal, c'était, quand, de temps en temps, je sentais que quelque chose était peut-être arrivé. Et donc, à ce moment-là, j'appelais mon amie pour venir voir, et qu'elle me donne ses impressions, après l'avoir sermonnée plusieurs fois au début, quand on s'aimait tant, et qu'elle trouvait que tout ce que je faisais était beau. Mais elle a bien vite compris la leçon. Et son regard compte pour moi..

**Jean-Jacques** : oui, mais ce n'est pas évident de pouvoir entrer dans la peinture de quelqu'un comme ça. Surtout, en plus, de lui demander d'être juge de ton travail. C'est difficile.

**Michel** : Oui...bien sûr. Mais j'ai besoin de son avis...

**Jean-Jacques** : C'est bien. Tu as de la chance d'avoir quelqu'un qui peut t'accompagner, pour justement te rassurer dans un premier temps et puis en même temps te donner l'envie de continuer à peindre.

**Michel** : Mais mon grand désespoir, c'est d'avoir arrêté brutalement, et de sentir qu'il n'y a plus rien qui sort de mon désir de peindre, que je suis complètement...bloqué. Alors des fois, je me dis que j'ai eu dans ma vie des blocages comme ça, qui ont pu durer et l'envie est revenue. Alors je garde toujours un peu l'espoir.

**Jean-Jacques** : D'accord. C'est possible que ça revienne. Il peut y avoir un déclic qui va te donner encore l'envie... et puis peut-être de nouvelles idées aussi. C'est souvent quelquefois le passage vers une autre forme de peinture. Peut-être que tu vas découvrir une autre façon de peindre.

**Michel** : Mais enfin, le côté rassurant, c'est d'avoir affaire à des personnes comme vous pour me redonner confiance. Je libère un peu ma parole. Alors que j'en suis incapable autrement.

**Michel** : j'ai quand même quelques bons copains que je garde à L'Isle Jourdain et dans les environs Toulousains, peintres ou sculpteurs qui m'apportent beaucoup, notamment de très bons échanges. Mais

j'ai besoin aussi de tomber sur des personnes comme vous, je le redis, avec votre façon d'analyser, d'essayer de comprendre le personnage parce que moi, je ne suis pas facile à comprendre. (Rire de Michel).

**Jean-Jacques** : Qu'est-ce que tu aurais à dire d'autres sur ton travail ? Finalement ça fait près de 70 ans que tu fais de la peinture.

**Michel** : Ce que j'aurais à dire, c'est que jusqu'à ma mort, je chercherai à trouver une solution pour aboutir.



**Jean-Jacques** : Pour aboutir à quoi ?

**Michel** : Peut-être à un petit résultat rassurant, je n'en sais rien.

**Jean-Jacques** : Oui, mais pour toi, c'est quoi un résultat rassurant ?

**Michel** : C'est d'avoir un regard sur ton art, mais un regard net, quoi. C'est-à-dire un regard qui est vrai, où il n'y a pas de repentis, où, tu ne poses pas sans arrêt des questions pour savoir si le travail est bon ou mauvais., de pouvoir réfléchir d'une façon intéressante sur le travail que tu as pu fournir éventuellement.

**Jean-Jacques** : Parce que tu t'es toujours posé des questions, et puis tu n'es jamais sûr de toi ?

**Michel** : Jamais. Jamais, je suis toujours dans le doute. C'est pour ça que j'ai toujours besoin de mon amie pour être rassuré.

**Jean-Jacques** : finalement, c'est elle qui te rassure sur ton travail ?

**Michel** : Oui. Alors, quand elle ne dit rien, d'un côté, je me dis, là, au moins, elle est franche. Elle ne veut pas me faire plaisir gratuitement. Mais quand elle arrive et exprime un avis positif, ça me rassure, même si je garde toujours au fond de moi un doute.

**Jean-Jacques** : Oui, parce que, comme tu pars toujours à l'aventure, finalement, dans toutes tes toiles. Quand tu fais un travail, c'est une aventure.

**Michel** : Absolument.

**Jean-Jacques** : Et tu ne sais jamais où tu vas aboutir.

**Michel** : Absolument. Par contre dans les petits projets que je fais maintenant, avec des dessins préparatoires pour me guider c'est moins l'aventure. C'est une recherche de graphisme, de mise en place de couleurs qu'on peut modifier après sur la toile.

**Jean-Jacques** : Mais tous ces travaux de recherche, c'est quand même autre chose. Ça me fait penser un peu à Matisse.

**Michel** : Ah oui ?

**Jean-Jacques** : Quand Matisse faisait ses découpages de papiers aquarellés. Toi aussi tu découpes les espaces, les couleurs, et tu les assembles après.

**Michel** : Oui, oui.

**Jean-Jacques** : Donc la démarche, elle est à peu près semblable.

**Michel** : Oui, c'est possible, d'une manière ou d'une autre, je suis toujours en recherche d'un équilibre, surtout dans le fonctionnement des couleurs. C'est la priorité. Il faut que ça se tienne.

**Jean-Jacques** : Là, moi, je pense que ça se tient parce qu'il y a un équilibre. Et on sent quand même qu'il y a eu une recherche : Ça se voit dans la couleur qui est placée en haut à gauche, qu'on retrouve de l'autre côté à droite. Le vert, pareil, qui se renvoie à l'opposé. C'est beaucoup plus subtil dans les teintes sombres, quand même.

**Michel** : Peut-être.



**Jean-Jacques** : Parce que l'équilibre dans des teintes sombres est beaucoup plus fragile. Il me semble que c'est beaucoup plus facile de faire un équilibre avec des couleurs pétantes

**Michel** : Peut-être.

**Jean-Jacques** : Et tu fais une recherche assez longue pour y arriver ?

**Michel** : ça dépend.

**Jean-Jacques** : C'est vraiment un beau travail. Est-ce qu'il y a des choses que tu souhaiterais dire ? Des questions que je ne t'ai pas posées, que tu aurais bien aimé que je te pose ?

**Michel** : Non, Je n'ai pas grand-chose à dire.

**Jean-François** : Je peux intervenir une seconde ?

**Jean-Jacques** : Oui, vas-y,

**Jean-François** : ce qui m'interpelle le plus, ce sont tes doutes.

**Michel** : Ah, ça, le doute, je l'ai en moi depuis ma naissance.

**Jean-François** : Je comprends. Mais, si tu veux, est-ce que c'est lié à l'idée que l'art est un absolu tellement...

**Michel** : Il y a un respect fondamental des grands qui sont sortis de l'art, et cela fait qu'en réalité, on est obligé de minimiser ses prétentions.

**Jean-François** : D'accord. C'est relatif à tes maîtres ?

**Michel** : Oui.

**Jean-François** : Et est-ce que, quelque part, tu ne peux pas te dire, tout compte fait, ce qu'ils ont fait, c'est extraordinaire, mais bon, moi, je fais...

**Michel** : Oui, des fois, on se rassure, dans les bouquins d'art, où on trouve quelquefois des trucs pas possibles... Je regarde des bouquins d'art de grands peintres, je me dis, il s'est donné le droit de faire des merdes. Pourquoi pas, moi ? (Rire de Michel)

**Jean-Jacques** : Merci, Michel.

*Prise de son : Jean-François Cathelineau*

*Interview, transcription, photos, poésie : Jean-Jacques Dorne*

*Mise en page : Charles Giuliani*



**Michel Bouillé**  
**" Dans la spirale où la vie me possède "**  
**(texte de Jean-Jacques Dorne)**

Vous me demandez de raconter un peu ma vie, mais la phrase se dérobe, comme si je voulais ouvrir une porte dont la poignée n'existe pas. Ce n'est pas moi qui parle : quelque chose me traverse, une sorte d'élan ou de fatigue, une coulée de temps sans bords. Je ne suis pas tellement sûr d'avoir une vie à raconter, j'ai plutôt l'impression d'être l'ombre mouvante d'un récit écrit ailleurs, dans une encre que je ne maîtrise pas.

La vie nous a, je le sens : elle nous saisit par un pan du souffle, elle nous noue comme un fil humide autour d'un clou rouillé, et voilà que nous avançons, persuadés d'être les auteurs de notre propre déplacement. Nous marchons dans une sorte d'air assourdi, et chaque pas donne l'illusion d'un choix. Mais si on écoute mieux — en dessous, derrière, à travers — on sent cette traction subtile, cette main sans peau qui nous tire dans une direction précise, comme si nous étions des aiguilles qui s'aimaient sans comprendre la nature du métal qui les attire.

Il y a des jours où je me souviens d'une vie à moi, mais c'est un souvenir bricolé, un film qui se remonte tout seul, scène après scène, avec des raccords invisibles. J'ai parfois l'impression que cette vie n'est qu'un mensonge tendre que je me fais pour survivre. On parle de destin, de volonté, de décisions ; moi, je vois un long serpent de brume qui m'a glissé autour du torse, doucement, si doucement que j'ai pris l'étreinte pour une étreinte choisie.

Je sais que j'ai eu très peu de choix, ou plutôt : que les choix étaient déjà inclinés, comme des cartes légèrement pliées qui retombent toujours du même côté. L'histoire — au sens vaste comme un ciel sans mémoire, et minuscule comme le bruit du pain que l'on coupe au petit matin — m'a pris dans ses bobines. Je suis un fil rigide qu'elle a inséré dans sa machine, un fil qu'elle a tendu, tordu, noyé dans la trame générale. Parfois une boucle dépasse, un nœud s'affole, une torsion refuse ; on croit alors se libérer. Mais non : tout finit par rentrer dans la grande pelote qui tourne, obstinée.

Et pourtant, dans ce mouvement forcé, quelque chose vibre : une folie douce, une lucidité à blanc. J'y sens une chambre d'air secret où l'on peut respirer autrement, un instant hors de l'histoire, un instant où le monde n'est qu'un souffle d'avant les formes. Cet endroit n'a pas de mots, pas de murs, pas de pensée. Il ressemble à un son que l'on entend avant d'entendre, un battement de lumière sous la peau. Une couleur venue de l'intérieur.

Peut-être que le seul acte véritablement à moi est de capter cette vibration-là : cet éclat minuscule où la vie, soudain, ne me possède plus entièrement, où je la surprends à hésiter, où je deviens un bord inexact entre ce qui me traverse et ce que je deviens.

Un instant de pure perception, de conscience nue, comme si je m'apercevais enfin dans la glace trouble de l'univers : non pas un visage, non pas une identité, mais une oscillation, un geste de présence qui n'a besoin d'aucune histoire pour exister.

Et quand cela se produit, je me dis que peut-être — juste peut-être — je suis vivant autrement que dans le récit qu'on attend de moi. Peut-être que je peux être la faille, la brèche, la luciole que la toile n'a pas réussi à avaler. Peut-être que ce tremblement suffit à être un monde. Et, c'est pour cela que je crée, que je peins.

*Jean-Jacques Dorne,  
Plaisance du Touch,  
Le 29 novembre 2025*